

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 38

Artikel: Papier... monnaie
Autor: P.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vice ; on ne voit que des femmes par les chemins et aux champs. La femme du garde-police m'a dit que son mari n'avait pas eu besoin tous ces temps d'aller faire fermer la pinte ; il paraît que la pintière a dû fermer tous les soirs avant l'heure, il n'y avait pas un chat. Ça devait lui faire mal au cœur. Il n'y a qu'à l'église qu'on ne s'aperçoit pas que les hommes sont loin ; il n'y en a ni plus ni moins que d'habitude.

En somme, les choses ne vont pas plus mal. Il n'y a que ce malhonnête de laitier qui dit que la laiterie devient une boîte à cancans depuis que c'est les femmes qui portent le lait, et qu'il a toujours fini de réduire une heure plus tard qu'en temps ordinaire. On lui a toutes bien dit son affaire pour lui apprendre à être si mal embouché.

C'est vrai qu'il m'a fallu avoir une explication avec la femme du taupier. Cette batoille avait dit à ma cousine Marie que j'avais dû dire à la femme du syndic des choses sur sa fille qu'on m'avait dites au marché. J'y ai expliqué qu'avant de s'inquiéter de ce que j'avais dit, elle ferait bien mieux de s'occuper de ce qu'on disait qu'elle avait dit sur mon compte, à Lausanne, dans une épicerie. On s'est un peu niaisées, et après on a fait la paix, et alors pour lui rendre service, je lui ai dit ce que j'avais entendu dire qu'elle avait dit sur sa belle-sœur, et elle, pour me faire plaisir, elle m'a dit tout ce qu'on avait dit que ma cousine avait dit que j'avais dit. Ça n'a heureusement pas été bien loin, comme tu vois.

Il me tarde tout de même que ce service militaire soit passé. D'abord je te dirai que je ne me sens rien tant en sûreté, par ici. La semaine passée, on est venu, pendant la nuit, taguenatzer la porte chez la vieille Fanchette. Elle s'est mise à la fenêtre en criant et alors les voleurs ont déguerpi. Le fruitier, qui a une langue de serpent, dit que rien que de voir la Fanchette avec sa béguine de nuit, il doit y avoir de quoi épouvanter le plus intrépide. En attendant, je ne suis pas rassurée. J'ai beau détacher le chien tous les soirs, j'ai toujours peur, quand je m'endors, de me réveiller morte le lendemain. Et puis, je te dirai, voilà les nuits qui recommencent à devenir fraîches, et tu sais que j'ai tant facilement froid aux pieds.

Là-dessus, je t'embrasse aussi sur les deux joues et je reste ta femme pour toujours.

JULIE.

(Pour copie conforme).

PIERRE D'ANTAN.

Les gants.

Il y a une quarantaine d'années, deux Lausannois sortaient du café Morand, rue de Bourg, par une bise aussi violente que glaciale. Ils s'effacèrent pour laisser entrer à la célèbre « pinte » un des prédécesseurs de M. Virieux au département des finances.

— Brr ! fit l'un d'eux, quel froid de loup ! Je cours acheter des gants.

— Des gants ! mais, n'as-tu pas vu, les conseillers d'Etat eux-mêmes n'en portent pas.

— Cela n'a rien d'étonnant de la part de notre ministre des finances, reprit l'autre : il a constamment les mains dans nos poches !

Bavard. — X. est un incorrigible bavard. Il fatiguait, l'autre jour, de ses longs et vains babillages un de nos magistrats, dont le temps est très pris, et qui ne répondait rien.

— Je vous dérange, peut-être ? fait tout à coup l'importun, qui s'aperçoit du silence de sa victime.

— Non point, non point, fait celle-ci, vous pouvez continuer, car je ne vous écoute pas.

TINTÈBIN

Lè bon s'ein vant, lè crouïe reistant. L'è adi la mîma traire. Rassovegnî-vo vâi quinna muta dè bravè dzein que sant z'u moo dû on par d'annaïe : dâi fennè qu'îrant dâi fennè dè sorta et ti cliiau z'omo dè bon reincontro, que vo fâ maubin quan on liai su lè papâi que l'ant passâ l'arm'â gautze.

Lè bon s'ein vant... et Tintèbin reiste ! Tintèbin l'è on villio soûlon, on bocon tserropa et pirate assebin. Banbannâvè on iâdzo pè Saint-Surpi, et quemein nion ne lâi offressâi on verro à bâire, sè fot à bramâ : « Mè vu mè nêyî ! »

L'è bon. Décheint avau lo veladzo, sè branque dévant lo lè, tsampe via son crouïo tsapi ; ma tot per on cou sè revire, et à l'avi que l'étâi tot solet, ie fâ : « Ne vignant pas pî mè querî, cliiau tonnerre ! eh bin, na, ne vu pas mè nêyî ! »

Lè crouïe reistant...

LUVI DÈ LA DÉRUPA

CHANSON DU PÈRE GRIZE

MONSIEUR Samuel Gander, à Vaugondry, s'aidant de ses lumières et des souvenirs de ses voisins, a pu reconstituer une des chansons inédites du père Grize. Il a bien voulu nous la transmettre. Elle rappelle le temps où les gisements aurifères attiraient en Californie des milliers d'hommes de toutes les parties du monde, le temps surtout où ces aventuriers, célibataires pour le plus grand nombre, se lamentaient à l'idée de voir s'éteindre leur race et demandaient des femmes par la voie des journaux. A défaut d'autres mérites, le morceau du père Grize offre ainsi en quelque sorte un intérêt historique. Le voici :

Le départ pour la Californie.

(Air du : Zin, zin, rantanplan.)

Allons, partons, essaye de jeunes filles,
Qui désirez faire votre maison !
Je vous conduirai vers de très bons drilles
Pour qui l'amour est toujours de saison.

Dri, dri, dridridri,
Vous garnirez bien vos poches ;
Dri, dri, dridridri,
Vous trouverez des maris.

Jeunes amants, ma foi ! gare à vos belles !
L'or a séduit bien souvent un tendron.
L'homme, là-bas, ne peut vivre sans elles.
Il faut des femmes, et l'or est au colon !
Dri, dri, etc.

Maris, chez vous, ennuyés de vos femmes,
Embrassez tous la spéculation !
Vite, voyons, qu'on embarque ces dames !
Jamais, ma foi ! meilleure cargaison !
Dri, dri, etc.

Au diable soit la maudite gazette
Qui vient, chez nous, séduire nos amours.
Ma bell' n'était déjà que trop coquette,
Et je crains bien qu'elle me joue un tour.
Dri, dri, etc.

Sûr que, là-bas, vous attend la richesse
Et de l'amour, toujours jusqu'au menton !
Deux mill' louis ; voilà, belle jeunesse,
Voilà le prix que vaut un mirilton !
Dri, dri, dridridri,
Vous garnirez bien vos poches,
Dri, dri, dridridri,
Avec l'or on s'attendrit.

Embarquez-vous pour la Californie,
Où tout le monde est à califourchon !
Si vous rentrez, la poche bien garnie,
Vous trouverez assez de cornichons.
Dri, dri, dridridri,
Vous garnirez bien vos poches.
Dri, dri, dridridri,
Avec l'or on s'attendrit.

LE PÈRE GRIZE.

Purisme in extremis. — Arvers, l'auteur du sonnet fameux, atteint d'une maladie de la moelle épinière, pria la garde-malade qui le soignait de lui apporter un châle de laine pour se couvrir les épaules.

— Je vais le chercher à l'armoire.

— On dit « dans l'armoire », s'écria Arvers d'une voix sourde, et il rendit le dernier soupir.

Quant à Vaugelas, il murmura en expirant : — Je m'en vais ou je m'en vas, puisque l'un ou l'autre se dit ou se disent.

L'auteur des *Remarques sur la langue française* ne pouvait pas pousser plus loin le souci de la dignité professionnelle.

CURIOSITÉ PUNIE

UN des paroissiens d'un jeune pasteur de la montagne avait reçu le surnom de *Ministre*. L'homme, qu'on voyait du reste rarement au temple, et le sobriquet intriguait à la fois le conducteur spirituel de la paroisse.

Un jour, que ce dernier était descendu à la plaine et que, tranquillement, il dégustait une tasse de thé chez une de ses ouailles, celle-ci lui dit tout à coup (y mit-elle malice ? on ne sait) : « Eh ! M. le pasteur, vous désirez faire la connaissance de Ministre ? Tenez, le voilà qui passe ; il va traverser le pont. Sûrement il remonte chez lui. Si vous pouviez le rejoindre, pendant les deux heures de route que vous aurez à faire ensemble, vous pourriez savoir pourquoi on l'appelle Ministre. »

La dernière gorgée était chaude et le pasteur fit la grimace en l'avalant. Il abrégea les salutations et bientôt, grâce à ses longues jambes et au souffle de ses vingt-cinq ans, il eut rattrapé le montagnard, qui ménageait ses forces.

La glace fut bientôt rompue et la conversation prit même un ton de cordialité que l'offre d'un excellent cigare accentua encore. Au moment où le dernier lacet du chemin laissait apercevoir les parois brunes du village, par une trouée du feuillage soudain éclairci, le pasteur hasarda la question qui depuis longtemps lui brûlait les lèvres :

— Dites-moi, c'est bien vous qu'on appelle *Ministre* ?

— Oui, M. le pasteur.

— Pourquoi vous nomme-t-on ainsi ?

— Oh ! parce que... M. le pasteur.

Allons, racontez-moi ça.

— C'est que, M. le pasteur, c'est l'habitude de par ici, chacun a son surnom : il faut bien distinguer les gens ; il y a tant de familles qui ont le même nom.

— Voyons, il y a sous ce terme, évidemment flateur, quelque chose que vous me voulez cacher. Avez-vous peut-être commencé des études autrefois, ou bien quelque'un de vos parents... ?

— Oh ! que non, M. le pasteur, fit le montagnard d'un air innocent, mais... c'est que j'ai tant mauvaise langue. X.

PAPIER... MONNAIE

IL faut croire au progrès, mais aussi se résoudre à lui laisser du temps pour s'implanter chez nous. Or, si les écoles dites « nouvelles » en sont un et l'usage du chèque postal ou non un autre, nous n'en sommes pas encore au temps où c'est indiscuté. Oyez plutôt :

Dans un de nos cantons romands, une des écoles en question voit le nombre de ses élèves croître et multiplier.

Grand émoi ; car pour construire annexe sur annexe, il faut des matériaux et la municipalité trouve que le directeur gagne bien facilement son pain et défonce bien les routes de la commune. Aussi juge-t-on indispensable de lui demander un dédommagement sec et sonnante.

Bon homme, il s'exécute et de sa plus belle encre, adresse un chèque de cent francs dûment rempli, signé et parafé, à l'autorité.

Le syndic, indisposé, garde la chambre.
Son greffier se présente, porteur du papier.
On l'examine.

Madame la syndique apporte les lunettes.
Le magistrat hoche la tête et d'un air entendu :
« Il faudra lui répondre et tout de suite, à ce directeur, que ce n'est pas un papier, mais de l'argent qu'on lui a demandé!... »

P. D.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

« Man spricht deutsch. »



En Suisse romande, tout magasin digne de ce nom porte sur sa vitrine ces mots : « Man spricht deutsch »

Quand bien même le propriétaire de la boutique s'appelle Schideleger-Schumacher, Königsberger-Hönigschwefelhocher, il se croit obligé de faire inscrire au-dessous de ces noms caractéristiques — que nous autres Vaudois ne savons prononcer sans grimace, sans fermer les yeux et sans nous disloquer la mâchoire, — le classique « Man spricht deutsch. »

Pensez-vous, sans cela, on pourrait le prendre pour un « Welsch! »

Je passais l'autre jour devant une boutique de coiffeur. Si je vous disais que ce figaro était un enfant du pays de Vaud, vous ne me croiriez pas. Pour être coiffeur chez nous, une condition paraît indispensable : être d'origine germanique. Du moins, en est-il ainsi pour la plupart de nos artistes capillaires. Les coiffeurs sont donc allemands en général, de même que les chanteurs des rues sont italiens ou savoyards ; de même que les danseuses de ballets sont anglaises, les compositeurs de valses, viennois, et les fabricants de bombes, russes. La nationalité, pour réussir dans ces honorables professions, est la condition primordiale.

Je passais donc devant la boutique de mon coiffeur allemand, quand un petit écriteau collé contre la glace de la porte d'entrée attira mon attention. Je m'approchai et lus ces mots magnifiquement calligraphiés :

Demain, le magasin restera fermé.

Je ne pus m'empêcher de sourire en comparant cette orthographe fantaisiste au correct « Man spricht deutsch » qui soulignait le nom du patron. Le contraste entre les deux inscriptions était si saisissant que je me dis par devers moi :

— Plutôt que d'apprendre aux chalands qu'ici on parle allemand, il eût été plus utile peut-être de rassurer ceux que pourrait effrayer cette accumulation de consonnances germaniques par ces quelques mots correctement orthographiés :

« Ici, on parle aussi français! »

BERT-NET.

L'art de la parole. — Un orateur, dans une belle envolée, s'écria :

« Admirez donc, messieurs, la force de Samson : avec une machoire d'âne, il passa mille Philistins au fil de l'épée. »

Misanthropie. — Un misanthrope disait :

« Il faut diablement aimer quelqu'un pour désirer le voir. »

Pour exprimer le mépris, il avait une formule favorite ; il disait « C'est l'avant-dernier des hommes! »

— Pourquoi l'avant-dernier ? demanda-t-on

— Pour ne décourager personne, car il y a pléthore.

On lui reprochait son goût pour la solitude.
« C'est, dit-il, que je suis plus habitué à mes défauts qu'à ceux d'autrui. »

COUPONS TOUT !

Ce qu'on appelle « le mouvement féministe » pourra paraître bien liée aux suffragettes d'aujourd'hui, si elles le comparent à la croisade que prêchait contre le sexe barbu un journal de Paris de l'an 1848, rédigé par des dames et intitulé *La République des femmes*. Le chant de guerre de cette feuille commençait ainsi :

Vésuviennes, marchons, et du joug qui nous pèse
Hardiment, affranchissons-nous!

Faisons vite ce qu'on n'osa faire en quat'-vingt-treize :
Par un décret tout neuf supprimons nos époux !

Ce morceau était intitulé : *Chant du départ des dames, ou grande expédition contre ces gueux de maris*. En voici le dernier couplet :

Quand le tour sera fait, de ce sexe barbare,

Quand plus rien ne restera,

Pour les ensevelir, je veux que l'on prépare,

Un monument où l'on lira :

« Vous qui passez, priez pour l'âme

» Du sexe fort mis à néant.

» Le sexe fort battait sa femme,

» Mais le battu devient battant. »

En avant ! Délivrons la terre

De tyrans trop longtemps debout !

A la barbe faisons la guerre,

Coupons la barbe, coupons tout !

GIBBON ET LAVATER A LAUSANNE

L'historien anglais Gibbon eut, à Lausanne, la visite de Lavater, le philosophe de Zurich. Ces deux hommes différaient autant l'un de l'autre, au moral, qu'ils se ressemblaient peu physiquement. Lavater avait une de ces physiologies mobiles et expressives, des yeux pleins de feu, une parole rapide, animée et accompagnée de gestes qui la rendaient singulièrement attrayante. C'était enfin un homme tout en dehors, et son caractère véhément, passionné, semblait se faire jour au travers de toute sa personne. Gibbon, au contraire, avait dans son maintien et ses manières, quelque chose de la raideur de son système systématique. Il ne s'échauffait point, n'était jamais ému et conservait par là un grand avantage sur son bouillant antagoniste dans les fréquentes discussions auxquelles donnait lieu la divergence de leurs opinions politiques et religieuses. Il déconcertait Lavater par son flegme ou le mettait hors de lui par ses sarcasmes.

Un soir, dans un salon de la rue de Bourg, la conversation s'engagea entre ces deux grands esprits sur les mesures coercitives que l'empereur d'Autriche, Joseph II, venait de prendre pour opérer la sécularisation des couvents de ses Etats. Lavater, quoique protestant, blâmait hautement ces actes et, se laissant aller par degrés à toute la chaleur de son indignation générale :

— Qui ! s'écria-t-il, ces injustes mesures, cette violation de la propriété, ces atteintes portées brutalement à la liberté de conscience sont faites pour révolter toute âme honnête et indépendante. Et il s'éleva, n'en doutez pas, il s'éleva contre elles des voix courageuses. Un homme se présentera quelque jour qui osera dire à l'empereur : « Sire, vous dépouillez vos sujets dont vous avez juré d'être le père et le protecteur ; vous portez le trouble dans leurs consciences alarmées, vous régnerez en tyran ! » Et l'empereur courroucé le fera mettre à mort. Mais, après celui-là, il en viendra un second qui lui adressera les mêmes reproches et ajoutera : « Croyez-vous, Sire, justifier votre iniquité et faire taire la voix des opprimés en dressant des échafauds ? Le sang innocent crie contre vous et vous condamne. » Joseph ordonnera que l'on traîne encore celui-ci au supplice. Enfin, il en paraîtra un troisième, et alors l'empereur ouvrira les yeux ; il commencera à comprendre

qu'il pourrait bien y avoir au fond de l'âme d'un homme de bien une force capable de résister à toute la puissance des rois de la terre...

Gibbon, qui jusque-là avait écouté en silence, répondit avec une imperturbable gravité et en frappant sur sa tabatière :

— Mon cher monsieur, j'aimerais mieux être le troisième homme.

Les petits guides. — Voici venir les petits guides des voyageurs, les petits guides de tout le monde, puisque aujourd'hui tout le monde roule sur les voies ferrées ou glisse sur l'onde, à bord d'un vapeur-salon. L'un de ces indispensables « vademecum » est l'*Horloge du Major Davel*, bien connu de nos lecteurs et que publient toujours avec les mêmes soins les hoirs d'Adrien Borgeaud, imprimeurs-éditeurs, à Lausanne.

Horrible! — Nous découpons dans un journal français cet effroyable à-peu-près :

La bonne de Gaston mentait si tellement
Que le pauvre aimait mieux trancher sa destinée.

Moralité.

Les personnes dont la bonne ment
Expirent avant la fin de l'année.

UNE AUDIENCE SUR UN TOIT

Le landamman de Teufen était occupé à couvrir le toit de sa maison, lorsqu'il vit arriver, au nombre de cinq à six cents, les habitants d'une paroisse voisine, au sujet d'une réclamation qu'ils avaient à faire valoir contre sa commune. Leur dessein était de l'intimider. Il ne s'y méprit pas, affecta de continuer tranquillement son ouvrage, et lorsqu'on lui cria du milieu de cette foule tumultueuse qu'on avait à lui parler, il répondit froidement : « Eh bien ! envoyez-moi quelqu'un ici pour exposer votre affaire. » Une députation grimpa sur le toit, au risque de se rompre le col, et le magistrat lui ayant donné audience, dit : « C'est bien ; nommez des commissaires et nous allons en conférer ensemble à l'hôtel-de-ville » Il ne voulait que gagner du temps, et ayant vu les habitants de sa commune réunis en assez grand nombre pour paralyser les mauvais desseins des réclameurs, il se rendit en costume, à l'hôtel-de-ville, écouta les commissaires et leur répondit avec dignité :

« C'est à la justice à prononcer sur cette affaire. Comment avez-vous osé, au mépris de vos devoirs, venir ainsi, au nombre de plusieurs centaines, présenter une réclamation dont les juges n'ont encore pu connaître ? Avez-vous espéré les intimider et leur arracher par la violence une sentence qui vous fût favorable ? Je vous somme de vous disperser sur-le-champ et de retourner paisiblement chez vous attendre leur arrêt ! »

La cohue des pétitionnaires ne se le fit pas répéter.

Au Kursaal. — Le joli théâtre des Variétés de la rue Bel-Air a rouvert ses portes vendredi. M. Tapie a choisi comme première pièce *Qui qu'a vu Ninette?*... la si amusante opérette anglaise, dans laquelle l'inimitable Géo fait sa rentrée. Parmi les débuts, citons M^{lle} Disley, une chanteuse dont on dit grand bien, et tout le cadre d'ailleurs des artistes femmes.

Qui qu'a vu Ninette?... ne sera joué que sept jours seulement.

Théâtre Lumen. — A côté de la pièce sensationnelle « Perdue dans la Forêt vierge », le théâtre Lumen offre encore à ses habitués un chef-d'œuvre de reconstitution et d'exactitude qui a pour titre : « Le mémorial de Ste-Hélène » et met en scène la captivité et la mort de Napoléon I^{er}. Excellamment joué, et d'une durée de plus de 40 minutes, ce drame palpitant constitue une véritable leçon d'histoire.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO